NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

54 N° 7 1927

Un essai de réhabilitation de Meister Eckhart

François JANSEN (s.j.)

p. 504 - 525

https://www.nrt.be/en/articles/un-essai-de-rehabilitation-de-meister-eckhart-3251

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Un essai de réhabilitation de Meister Eckhart

En 1923, les « *Beiträge für Geschichte der Philosophie im Mittelalter* » publièrent un écrit posthume du P. A. Daniels, O. S. B., de première importance pour la connaissance de la mystique allemande médiévale ; c'était l'édition faite sur un manuscrit latin, conservé à la Bibliothèque de Soest (Westphalie) de l'apologie composée par Maître Eckhart pour justifier diverses propositions tirées de ses écrits ou de ses sermons et jugées hérétiques par les censeurs épiscopaux, lors du fameux procès de Cologne en 1326. C'est de cette apologie que le Dr O. Karrer, qui par son « *Meister Eckhart. Das System seiner religiösen Lehre und Lebensweisheit* » vient de se révéler comme un des meilleurs « Eckehartsforscher » de son pays, nous donne aujourd'hui une version allemande (1), illustrée de notes magistrales et précédée d'une double introduction ; l'une étudie les documents du point de vue externe, historique ; l'autre les envisage au point de vue doctrinal, interne ; pour cette dernière, M. Karrer a obtenu la collaboration précieuse de Melle Herma Piesch, de Vienne, auteur d'une excellente étude sur Maître Eckhart, publiée dans un recueil édité à l'occasion du jubilé de la Bibliothèque nationale de Vienne.

A cette heureuse collaboration nous sommes redevables d'une œuvre non seulement brillante mais encore singulièrement stimulante pour l'esprit du lecteur. Il est malaisé,

(1) *Meister Eckeharts Rechtfertigungsschrift vom Jahre 1326*. Einleitungen, Uebersetzung und Anmerkungen von Dr Otto Karrer und Dr Herma Piesch. Verlag Kurt Stenger, Erfurt 1927. Prix : 8 Mk., relié : 9 Mk. Le volume est le premier de la série : *Deutscher Geist. Erschlossene Quellen seines Wesens*. La nouvelle collection est sous la direction de M. le Dr Arthur Hoffmann.

devant un livre de Karrer, pour ne pas dire impossible, de rester indifférent. Ceux qui ont lu sa « vie de saint François de Borgia » ont dû être frappés par le côté prestigieux de ce talent. De l'historien, Karrer possède à un degré peu banal certains dons, par exemple, celui de ranimer un passé mort, époque ou personnage disparus, et ces dons disposent chez lui d'un talent littéraire dont l'éclat fait vite du lecteur un secret admirateur. Karrer est de plus un érudit mais son érudition n'est jamais morte, elle anime ce qu'elle touche, il n'est pas rare même qu'elle le passionne; il est de ces écrivains attachants qui vous obligent à prendre parti, pour ou contre eux. Talent très personnel donc et personnalité très prononcée; Karrer appartient à cette famille d'esprits que la perspective d'être contredits n'effraye guère et n'arrête jamais. Il serait peut-être aussi imprudent de rejeter ses thèses sans l'examen le plus sérieux que d'y souscrire de confiance.

Quel que soit du reste l'avis que l'on porte sur ces thèses et sur celle du présent travail en particulier, il serait injuste de ne pas rendre hommage à l'intégrité scientifique du savant, à sa puissance de travail, à sa vaste érudition dans les deux domaines de la mystique et de la scolastique. Qu'il s'agisse de doctrines philosophiques ou théologiques, divisant les écoles au moyen âge, Karrer se montre à la hauteur; il peut arriver à son information d'être incomplète — et quelle information humaine ne l'est pas quelquefois? — en général elle semble aussi solide que vaste et de sérieuses recherches lui permettent d'apporter parfois du neuf ou d'éclairer d'un jour nouveau une question litigieuse.

On sait quelle impulsion vigoureuse le P. Denifle a imprimée aux études concernant M. E. par la découverte des écrits latins du mystique; depuis l'époque où Franz von Baader ramena l'attention de ses compatriotes sur « le père de la spéculation allemande », E. était devenu un sujet

d'études pour les Germanistes; ils le scrutaient à la seule lumière des textes allemands et leur ignorance ou leur mépris de la scolastique les empêchaient le plus souvent d'interpréter correctement les doctrines du maître médiéval. Carl Schmidt (1) ne crut-il pas reconnaître chez E. un « idéalisme absolu dont la théologie et la philosophie scolastique de son époque n'avaient pas le plus léger soupçon »? E. devenait un précurseur de Hegel! En dénichant à la Bibliothèque d'Erfurt un fragment important de l'*Opus tripartitum*, on peut dire que Denifle engagea la recherche dans la véritable voie; il en modifia définitivement l'orientation. Bien des énigmes néanmoins persistaient dans l'histoire de la pensée du grand mystique, par exemple celle de son orthodoxie personnelle et de sa fidélité au principe hiérarchique catholique; les sympathies vives qui lui attiraient la curiosité des esprits ne suffisaient pas à dégrever sa mémoire du lourd budget de soupçons formé par les « Errores Eccardi », soit vingt-huit propositions, extraites de son œuvre et censurées par une bulle papale, quelques-unes de la plus infamante des notes, celle d'hérésie.

De ce point de vue on conçoit l'intérêt exceptionnel que pouvait offrir une défense latine composée par M. Eckhart lui-même pour justifier les propositions incriminées par ses censeurs colonais (2). En 1880, L. Keller fut assez heureux pour mettre la main sur cette maîtresse pièce dans la bibliothèque communale de Soest, en Westphalie. Malheureusement, quarante-trois ans s'écouleront, avant qu'un

(1) *Theologische Studien und Kritiken*, Hambourg, 1839, 3e fascicule, p. 734. — (2) Surtout des franciscains : Frère Albert de Milan, lequel, à sa mort, est remplacé par le Frère Pierre de Estate, O. P. M., probablement un colonais; l'autre inquisiteur, désigné sous le nom de Mag. Reiner (frison), était Docteur en théologie et chanoine de Cologne, très probablement hollandais d'origine. Albert de Milan, que K. identifie avec le premier censeur, ne possédait selon lui qu'une connaissance imparfaite de l'allemand.

Bénédictin, le P. Aug. Daniels songeât à nous en donner une édition scientifique; encore, le premier éditeur ne semble-t-il pas avoir reconnu l'ordre véritable des pièces qu'il publiait. Cet ordre est heureusement rétabli dans la traduction allemande que Karrer nous en donne aujourd'hui (1). Si à ce premier service, on ajoute celui de la version élégante d'un original souvent abstrus et hérissé de termes techniques et surtout celui des savantes notes destinées à préciser la portée doctrinale des propositions d'Eckhart, on ne pourra que savoir gré à Karrer de nous avoir donné le précieux instrument de travail qui s'appelle : *Meister Eckeharts Rechtfertigungsschrift*.

Mais ce sont les conclusions générales de l'auteur qui appelleront sans doute l'attention et la contradiction vive des compétences; elles risquent de mettre, comme on dit vulgairement, le feu aux poudres.

Si Karrer a raison, le vieux Maître de Hochheim, suspect depuis des siècles, mérite de voir son procès revisé en sa faveur; sa doctrine aurait été défigurée par des juges souvent bornés, légers dans leurs transcriptions, méchants même et, ce qu'on n'admettra pas sans preuves solides, ces juges, dans la condamnation du Docteur de l'Ordre rival auraient cherché la revanche de la canonisation de saint Thomas d'Aquin, antérieure de trois ans seulement au procès de Cologne (2). Affirmation plus grave encore, les textes ainsi

(1) Il l'est aussi dans la belle édition que le P. Théry, o. p., vient de donner de ces mêmes documents, dans « *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du moyen âge*. Année 1926-1927. T. I, p. 128-273. — (2) Il semble bien que dans l'affaire d'E. les principaux intéressés aient été les franciscains. Dans la personne de l'accusé, ils auraient en réalité visé le thomisme. On sait combien furent acharnées les luttes doctrinales entre les deux grands Ordres mendiants. Le Dr Grabmann qui, sur ce point, combat très vivement K., confirme en partie sa thèse en signalant dans la Bibliothèque d'Avignon (Cod. 1071), à côté de deux *Quaestiones* du dominicain Equardus, une *Quaestio-réponse* d'un certain *Gonsalvus*

altérés par les commissaires colonais auraient été acceptés de confiance par les juges de la curie avignonnaise ; ainsi s'expliquerait leur présence dans la bulle de condamnation elle-même. Mais, mieux que de longues explications, quelques exemples feront saisir l'intérêt et la nouveauté, d'autres diraient sans doute l'audace, des « positions » de Karrer.

La 27e proposition attribuée à Eckhart et condamnée après sa mort par la bulle « *In Agro Dominico* » du 27 mars 1329 disait : « Aliquid est in anima quod est *increatum* et *increabile* et si tota anima esset talis, esset increata et increabilis et hoc est intellectus (1) ». M. Eckhart aurait beau protester ; *ut iacet*, sa proposition est hérétique ; elle implique

minor qui ne serait autre que *Gonsalvus de Vallebona*, plus exactement *Gonsalve de Balboa*. Devançant Mgr Grabmann, le P. E. Longpré vient de publier ces « Quaestiones » dans le numéro de février 1927 de la « Revue Néo-Scolastique ». C'est désormais un fait acquis que, dans la personne d'Eckhart, un futur Ministre général de l'Ordre franciscain combattait une doctrine bien thomiste, celle de la prééminence de l'intellect sur la volonté, *cela dès le premier séjour d'E. à Paris (1302-1303)*. N'est-ce pas dire que, dans le cas qui nous occupe, les hostilités entre les deux Ordres avaient commencé vingt-cinq ans environ avant le procès de Cologne ? (*Divus Thomas*. Fribourg (Suisse). Mars 1927. *Neue Eckhartsforschungen im Lichte neuer Eckhartsfunde*, p. 90). J'observe que ce sont quatre franciscains encore, fraticelles il est vrai, Henri de Thalheim, François d'Asculo, Guillaume d'Ockam et Bonagratia de Bergame, qui, dans un document publié pour la première fois par Preger (*Geschichte der Mystik*, I, p. 483), accusent M. E. d'avoir prêché « haereses detestabiles et horribiles », et protestent violemment contre la faveur que lui auraient témoignée Nicolas de Strasbourg et Jean XXII lui-même. Ce qu'on ne trouve pas chez K., c'est la *preuve de fait* que les rivalités *spéculatives* ont entraîné les fils de saint François à entraver de leur mieux la canonisation d'un saint, ce saint eût-il été en même temps le Docteur principal de l'École rivale. A supposer même que la réclamation introduite en 1328 en cour d'Avignon par les franciscains ait porté le coup décisif en faveur de la condamnation de 1329, il était, pour le moins, leste d'écrire, comme le fait K. : *De ce point de vue, la condamnation d'E. devait être le sacrifice expiatoire (Sühne bzw. Beschwichtigung) de la canonisation de Thomas d'Aquin*. Vraiment, *tantaene* animis coelestibus irae ?

(1) DENZINGER[12], n. 527.

bien l'identité panthéisante que Schmidt, Martensen, Jundt, Gross, Denifle et Grabmann (*Philosophie des Mittelalters.* Sammlung Göschen, n. 826, p. 113) crurent reconnaître chez le « Père de la mystique allemande ». Seulement Karrer fait observer qu'Eckhart, dans ses écrits, allemands et latins, a plus d'une fois affirmé que la « *scintilla animae* » est, non moins que l'âme elle-même, créée; par exemple dans le sermon : Homo quidam fecit cenam magnam (Pfeiffer 113, 34); il prétend de plus que le texte « ungeschaffenes » (incréé) qui se lit une fois chez Pfeiffer (193, 15) (1) est vraisemblablement altéré par le sténographe, — le cas était fréquent, — qui prit au vol le sermon où le passage figure. Bref, en omettant les preuves de critique textuelle (2), la substance du raisonnement de Karrer tend à établir qu'une proposition orthodoxe, thomiste même, énoncée par Eckhart a été, soit inintelligence, soit malice, convertie en un « dit » de saveur nettement panthéiste : une conditionnelle serait devenue proposition catégorique. Eckhart aurait enseigné : il existe quelque chose dans l'âme qui est tel que si toute l'âme était de même nature, elle serait incréée et incréable, ou comme l'énonce la proposition 6e de la première liste d'accusation : *Item, una virtus est in anima, si anima esset talis, ipsa esset increata et increabilis sed modo non est sic* (3). Il fait remarquer encore qu'Eckhart dans la

(1) *Ich hân etwenne gesprochen von einem Liehte, ist in der Sêle, daz ist ungeschaffen und unschepfelich.* Si ce texte est authentique, E. a enseigné que la « pointe de l'esprit », le « Fünklein » des mystiques allemands, est non seulement *incréé* mais *incréable*. — (2) On en trouvera le détail, qui ne laisse pas d'impressionner, dans : *Meister Eckehart. Das System*, etc., p. 322-32, et dans : *Meister Eckeharts Rechtfertigungsschrift*, p. 149, note 6, et p. 162, note 8. — (3) Le n° 7 de la même liste d'accusation énonce la même proposition comme suit : « Item alibi, quod in anima sit una virtus vel potentia *quae non sit creata, vel creabilis;* et si tota anima esset huiusmodi, ipsa esset increata et anima in quantum esset natura, in tantum esset increata ». Nous avons, dans cet article,

rétractation publique qu'il fit « coram populo » dans l'église des Prêcheurs à Cologne, n'a pas pris à son compte le texte incriminé. Une remarque que nous ferons plus bas au sujet de l'attitude générale de l'accusé devant ses juges fera ressortir davantage l'importance de ce fait. La proposition au sujet de laquelle l'accusé crut devoir se justifier en public diffère notablement de la proposition 27e : « Et quod aliquid sit in anima, si ipsa tota esset talis, esset increata, intellexi verum esse et intelligo secundum doctores meos collegas, *si anima esset intellectus essentialiter* (1) ». Bref, Eckhart n'aurait fait en somme qu'enseigner la thèse thomiste : s'identifie à l'acte pur, est donc incréé et incréable, tout être dont l'opération serait sa substance même. Si toute l'âme était intelligence, — à noter que pour Eckhart la nature divine est intelligence : *esse Dei est intelligere*, — elle serait donc incréée et incréable (Sum. Theol. I, q. 54, a. 3).

Resterait à savoir si vraiment le texte de la proposition 27e fut admis dans la bulle de condamnation, *uniquement* parce que les censeurs pontificaux auraient accepté sans contrôle personnel les extraits des inquisiteurs de l'archevêque de

écrit le P. Théry, un des points capitaux de l'accusation de 1326. Cette doctrine de M. E. est une de celles qui ont le plus étonné ses contemporains, et contre laquelle il a dû se défendre avec le plus d'âpreté, sans pouvoir cependant se soustraire à une condamnation définitive par Jean XXII. Mais il ajoute : « *M. E. s'est toujours défendu d'avoir enseigné que dans l'âme il y avait une partie incréée* ». (*Archives d'Hist. doctrinale et littéraire du moyen âge*. Année 1926-1927, t. I, p. 210). A noter que dans la bulle de condamnation, la proposition dont il s'agit est précédée de la formule : « *Obiectum praeterea exstitit dicto Ekardo quod praedicaverat* alios duos articulos sub his verbis... »

(1) Remarquons cependant que Gonzalve de Balboa, vers 1300, a cru lire chez E. la proposition 27e. Le texte est probablement resté inconnu à K. : « Intelligere in quantum huiusmodi, est subsistens. Item, *est increabile in quantum huiusmodi; unde arca in mente non est creabilis* ». Cette « arca in mente » est certainement la « scintilla animae » qu'E. nomme parfois « Hütte des Geistes ». Cfr. *Revue Néo-Scolastique*. Février 1927, p. 81.

Cologne, Henri de Virnebourg. Nous n'en croyons rien, pour deux raisons. D'abord, parce que le pape, dans la bulle de condamnation affirme nettement que les articles incriminés ont été l'objet d'un nouvel examen, à la curie pontificale elle-même : « Ex inquisitione siquidem contra eum super his auctoritate patris nostri Henrici Coloniensis Archiepiscopi prius facta, *et tandem auctoritate nostra in Romana curia renovata*... ». La bulle nous apprend encore que de nombreux Docteurs en théologie furent, sur l'ordre du pape, chargés de cette censure et que lui-même, de concert avec ses cardinaux, examina soigneusement les dits articles ; s'il finit par les condamner, c'est à la fois sur le rapport de ses théologiens et à la suite de ses investigations personnelles : « *Verum nos omnes suprascriptos articulos per multos sacre theologie doctores examinari fecimus et nos ipsi cum fratribus nostris illos examinavimus diligenter. Et demum, quia tum per relationem doctorum quam per examinationem nostram invenimus,* etc ».

Ensuite, nous croyons qu'il ne faut pas renoncer à l'espoir de retrouver quelque jour les traces *écrites* de cette enquête avignonnaise. Dans son « *Historia Bibliothecae Romanorum Pontificum, tum Bonifatianae, tum Avenionensis* » I (1890), le savant cardinal Ehrle mentionnait l'existence dans la bibliothèque des papes d'Avignon d'un manuscrit dû au cardinal cistercien Jacques Fournier (Jacobus a Furno, dit le « cardinal blanc ») plus tard pape sous le nom de Benoît XII (1). On sait que ce cardinal jouissait de toute la confiance de Jean XXII à cause de son savoir théologique et de ses vertus. Or, il est très probable que c'est le rapport écrit de Fournier sur les propositions d'Eckhart qui est désigné par les titres suivants qui figurent sur les listes d'inventaire de la Bibliothèque : « Item quidam liber coopertus

(1) *Op. cit.*, p. 316, n. 382 et p. 358, n. 923.

corio rubeo, continens articulos Ecardi, *datos ad examinandum* et responsiones ». De ces titres, trois au moins mentionnent les réponses fournies par le cardinal de Sainte-Prisque *à des articles qui lui avaient été soumis par Jean XXII :* « Dicta et responsiones fratris Jacobi tituli sancte Prisce presbyteri Cardinalis *ad articulos datos per dominum Johannem Papam XXII ex dictis fratris Ekardi...* ». Malheureusement, on a perdu la trace de ce précieux manuscrit depuis 1408, date du transport de la partie principale de la Bibliothèque papale d'Avignon à Peñiscola, séjour du fameux antipape, Pierre de Luna ou Benoît XIII (1).

Le travail de Jacques Fournier est, il est vrai, de 1324, c'est-à-dire antérieur de deux ans au moins à l'action colonaise. Mais il nous paraît vraisemblable que la prédication populaire d'Eckhart devait faire parler d'elle, depuis tout un temps déjà, puisqu'en 1325, le chapitre général dominicain, réuni à Venise, déplore avoir appris par plusieurs relations dignes de foi « que certains frères de la Province de Teutonie proposent dans leurs sermons en langue vulgaire aux simples gens du peuple des doctrines qui pourraient les induire en erreur ». Sans être certaine, l'allusion à la prédication mystique d'Eckhart est très probable (2).

(1) Pour le détail, voir : Franz Kard. Ehrle, s. i. *Der Sentenzenkommentar Peters von Candia*, dans « *Franziskanische Studien* », Beiheft 9, p. 85-90. Par les quelques citations que l'augustin Jean Hiltalinger (Jean de Bâle) fait du travail de Benoît XII dans son commentaire sur les Sentences, nous voyons que parmi les propositions d'E. condamnées, celle qui est aujourd'hui la 24e (Denzinger ^{12}, n. 525), figurait comme 27e sur les listes du cardinal Fournier. Sur le cardinal Fournier comme inquisiteur, voir G. Mollat, *Les Papes d'Avignon*. Paris, 1912, p. 65-67 ; sur son œuvre écrite, J. M. Vidal, *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, t. VI (1905), pp. 563-564. — (2) Le Chapitre général tenu à Toulouse en 1328, à une époque où, selon le P. Denifle, la cause d'E. était examinée à la curie d'Avignon, renouvela la défense portée trois ans auparavant à Venise : Item cum eo quod aliqui in praedicationibus ad populum *conantur tractare quaedam subtilia*, quae non solum (non) ad mores proficiant, quinnymo

Quoiqu'il en soit du reste, le lecteur au courant des études Eckhartiennes se posera comme nous la question intéressante que voici : qui a raison? Le P. Théry, O. P., qui estime invraisemblable que la commission épiscopale ait procédé à la légère et beaucoup plus grave que la Curie papale eût conservé une formule dénaturée (1) ou bien le Dr Karrer qui riposte hardiment : « Wir haben die Proben, leider allzu viele, dass diese Unwahrscheinlichkeit Wirklichheit war » (p. 150)?

Le P. Théry explique les « exagérations » d'Eckhart par une fougue de dialectique qu'aurait accompagnée chez lui une myopie totale pour les lois de la psychologie religieuse réelle. Pareille lacune à vrai dire serait assez surprenante chez un directeur d'âmes. Aussi Karrer combat-il vivement cette explication. Nous inclinons à la croire plutôt incomplète et insuffisante que fausse. Eckhart est bien un intrépide raisonneur; il suit son idée jusqu'au bout « rücksichtslos »; c'est un métaphysicien qui vit en tête-à-tête avec l'Absolu et cette fréquentation fait contracter parfois au métaphysicien une audace de pensée qui se traduit par une intempérance d'affirmation. Qu'on estime pareil effet heureux ou malheureux, l'impuissance de douter est parfois un fruit de la métaphysique. Eckhart est thomiste, il l'est dans une mesure beaucoup plus accentuée qu'on ne l'avait cru (2). Les

facilius ducunt populum in errorem, precipit magister ordinis, etc. De l'aveu du P. Denifle, c'est la méthode de prédication inaugurée par M. E. qui est visée. *Zeitschrift f. deutsches Alterthum u. deutsche Litteratur*. 29ter Bd. (1885), p. 262.

(1) *Vie spirituelle*. Supplément. Janvier 1926, p. 58. — (2) Dans son « *Defensorium* », E. en appelle jusqu'à neuf fois à l'autorité du Docteur Angélique. Le thomisme d'E. est certain mais ne l'a pas empêché de « parcourir des voies originales », comme dit le P. Longpré. Par ailleurs, il a subi l'influence de saint Augustin, du pseudo-Denis, d'Albert le Grand, d'Ulrich de Strasbourg, si nous en croyons Grabmann, peut-être d'Avicenne et, selon quelques-uns, de Jean Scot Eriugène. Pour déter-

« Doctores mei collegae » ne sont autres que les disciples de saint Thomas. Mais plus encore que thomiste, il est orateur et orateur né; il n'y a rien qu'il cherche aussi passionnément que l'attention de son auditoire. Pour se l'assurer, il cultive, avec une vraie maîtrise dans le genre, le paradoxe et c'est ce qui a fini par lui coûter cher. La plupart des hommes sont littéralistes et le littéraliste ne comprend pas un paradoxe. De plus Eckhart n'est pas un pur spéculatif; c'est un père spirituel, un conducteur d'âmes qui enseigne et recommande une pratique; il a lui-même, si nous en croyons Mlle Piesch, et la chose est on ne peut plus vraisemblable, expérimenté la « via passiva »; il a une vie mystique intense personnelle : *er war Lese-und Lebemeister!* Maître de vie plus encore que maître de classe! Tout cela ressort de la belle étude de Mlle Piesch qui, tout en étudiant Eckhart du point de vue de la science religieuse la plus récente, celui « de l'intuition mystique et de la psychologie religieuse » (Religionspsychologie), a eu la sagesse de comprendre que pour saisir Eckhart il fallait commencer par ne pas l'opposer à la scolastique et à la théologie traditionnelle de son époque, il fallait même essayer de l'y faire rentrer.

Ses conclusions judicieuses, dues à une étude entièrement indépendante des recherches de Karrer, vont à corroborer celles de son savant collaborateur. Nous en résumons la substance : Eckhart, en partie par sa faute, surtout en raison du tour paradoxal qu'il affectait de donner à sa pensée, aurait été mal compris. Malentendus donc et malentendus nombreux mais nulle hétérodoxie et c'est ce que la critique protestante, longtemps, n'a pas compris. Ce qui est vrai de la vie de la grâce en nous, vie divine et néanmoins intérieure au sujet, à condition que l'on prenne les affirmations, par exemple celle

miner le degré de thomisme d'E. une opération de dosage très délicate s'imposera de toute nécessité. L'opération ne sera possible qu'après la publication de toute l'œuvre latine du scolastique E.

de la fusion du moi créé avec le moi incréé, *au sens psychologique*, les non initiés, maladroitement, l'auraient pris *au sens ontologique*. En d'autres termes, les contradictions apparentes qui surprennent chez Eckhart ne seraient pas l'indice d'un défaut de synthèse intérieure; elles seraient dues avant tout à l'effort si caractéristique chez Eckhart *prédicateur* d'obtenir pour tout sujet dont il parle l'intérêt palpitant de l'auditoire, à son dessein de le captiver par d'apparentes absurdités, des paradoxes même dans l'espoir de le conquérir par là au contenu plus profond de son verbe. Et, de fait, pour telle de ses propositions incriminées, tout en maintenant sa vérité, Eckhart, au cours de son procès, ne fit nulle peine de reconnaître le caractère trop emphatique de l'expression : *So ist dies wahr, wenn auch emphatisch ausgedrückt.*

A la lumière de cette ambiguïté intentionnelle, vrai procédé de rhéteur, il serait possible, de justifier toutes les assertions Eckhartiennes qui, à première vue, semblent nier l'unicité théandrique du Christ, celle qui disait par exemple : « Ce qui vaut pour le Christ vaut pour tout homme bon et divin, c'est-à-dire pour tout homme juste (1) ». Seulement, observe justement Mlle Piesch, même en admettant avec Karrer la possibilité générale d'interpréter correctement toutes les propositions analogues, par le seul recours à la doctrine catholique de la grâce et du *Corpus Christi mysticum*, la question demeure toujours de savoir à quelles *prédispositions psychologiques profondes* est dû le rôle exceptionnel que ces conséquences-là précisément du dogme chrétien ont joué dans la vie du maître Thuringien. Sa réponse, en gros, revient à ceci : Dans le savant et le prêcheur que fut Eckhart, une *expérience mystique personnelle*, centre de sa vie intérieure, due à la pratique de la « *via passiva* » tendit à

(1) Denzinger[12], n. 511, 512.

s'exprimer jusqu'aux limites extrêmes de l'expression possible (rang... um Gestaltung bis an die Grenzen der Sagbarkeit hinaus), et comme le mystique, ici, était doublé d'un maître en théologie et en philosophie, il est naturel que pour s'exprimer il se soit servi d'un vocabulaire surtout intellectualiste. Ainsi s'explique que ce pratiquant de la vie mystique soit un des représentants de la mystique spéculative. Ce qu'on appelle parfois le « *système* » de M. Eckhart, — s'il est permis de parler de système chez lui, — ne serait en somme que *le sédiment, cristallisé sous forme rationnelle, de son intuition mystique fondamentale.*

Pour notre part, nous n'admettrions pas aisément l'hétérodoxie, *formelle* surtout, de M. Eckhart. Ne confondons pas ce pieux dominicain du XIVe siècle (1) avec Giordano Bruno, ni l'esprit de son temps avec celui de la Renaissance. Je crois vraiment que, chez ce prêcheur, ce qu'il voulait dire valait, la plupart du temps, mieux, beaucoup mieux, que la façon parfois scandaleuse dont il aimait à le dire. Dites

(1) Moralement, M. E. semble avoir été irréprochable. Denifle a montré que rien n'autorise à l'identifier avec un certain frater Ekardus, prieur de Francfort, dénoncé à Hervé, maître général de l'Ordre, pour son commerce suspect avec des femmes. (*Archiv. f. Literatur-und Kirchengeschichte,* t. II (1886), p. 621-622. De plus, M. E. s'est vu investi par la confiance de ses confrères des charges les plus considérables de son ordre. Il fut prieur d'Erfurt et vicaire des couvents de la Thuringe, premier Provincial de Saxe, élu Provincial mais non confirmé de Teutonie, Vicaire-général de la Bohême. Devant les commissaires de l'archevêque de Cologne, il en appellera fièrement à l'estime universelle qui entoure son nom : « Cum non sim de heresi notatus *aut unquam fuerim infamatus, teste omni vita mea ac doctrina*, acclamante opinione fratrum totius Ordinis et populi utriusque sexus totius regni utriusque nationis ». Dans sa rétractation devant le peuple, il renouvellera cette protestation : « *Omnem errorem in fide et omnem deformitatem in moribus semper... sum detestatus* ». Au total E. est une figure sympathique. On ne peut que souscrire au jugement de Jean Meyer, O. P., qui dans son « *Liber de viris illustribus Ordinis Praedicatorum* » l'appelle « *homo doctus et sanctus* ». (Cfr. *Quellen u. Forschungen z. Gesch. d. Dominikanerordens in Deutschland.* 12tes Heft. (1918), p. 32.

devant un auditoire ordinaire de paroisse : « Si un homme avait commis mille péchés mortels, à le supposer bien disposé, il ne devrait pas vouloir ne pas les avoir commis (1) ». Vous scandaliserez, soyez-en sûr; vous serez déféré à l'Ordinaire et les gens sensés diront que c'est bien fait. Et cependant le P. Julien Hayneuve a écrit : « Il n'y a que le péché qui mérite d'être regretté; encore faut-il que ce regret soit mêlé de résignation à la *volonté* de Dieu qui l'a permis (2). » Remarquez bien le dernier mot de la phrase; je crois que la volonté qu'Eckhart ose attribuer à Dieu par rapport à nos péchés passés n'a pas d'autre portée. Or, se révolter contre cette *volonté permissive* serait aussi vain que l'orgueilleux dépit qui le plus souvent dicte aux âmes une pareille attitude. *Ad praeteritum non datur potentia.* Jean de Mirecourt énoncera une proposition plus risquée que celle d'Eckhart lorsqu'il affirmera : « Videtur concedendum, non tamen assero *quod Deus facit quod aliquis peccat et quod sit peccator et vult voluntate beneplaciti quod ille sit peccator et quod mala fiant* » (3), mais il finit par s'expliquer en disant : « Tamen dico quod Deus non vult hoc male, nec approbat hoc sed reprobat; nec vult hoc voluntate alicuius signi, *nisi solum permissive*, faciens ulterius eam rectitudinem non esse in illo actu (peccato scil.), capiendo « facere » improprie ». Quoi d'étonnant que les imprudents qui se livrent à de pareils exercices d'acrobatie dialectique, car c'est bien de dialectique qu'il s'agit chez le « Monachus Albus », finissent par se casser le cou! Avec Karrer, nous inclinerions à croire que le P. Théry dépasse la vraie pensée d'Eckhart quand de la proposition : *Deus vult aliquo modo*

(1) DENZINGER[12], n. 515. — (2) *Abrégé des méditations sur la vie de J.-C.*, Paris, 1685, t. I, p. 175. — (3) Cfr Dr ALEXANDER BIRKENMAYER, *Vermischte Untersuchungen zur Geschichte der mittelalterl. Phil. Beiträge zur Gesch. d. Phil. im Mittelalter.* Bd. XX, Heft. 5, p. 118.

me peccasse (1) il croit pouvoir déduire : Par conséquent le seul moyen pour l'homme de se conformer à la volonté divine sera *de vouloir commettre parfois le péché* (2). Le texte compromettant se trouve d'ailleurs dans le *Trostbüchlein ;* il ne pouvait viser qu'un passé irréparable et sans doute objet de stériles et d'excessifs regrets (3).

Parmi les propositions d'Eckhart, disons les plus déroutantes, figurait encore celle-ci : « Le Père engendre en moi son fils et là (dans le fils) je suis ce même fils et pas un autre (à rapprocher de Denzinger[12] n. 522) ». Eckhart la justifia en écartant d'abord résolument tout sens qui identifierait la créature en état de grâce au créateur, ensuite en observant que Dieu, étant présent en nous *per potentiam, per praesentiam et per essentiam*, y est nécessairement avec toutes ses processions internes, avec la nécessaire circumincession des Personnes divines et dès lors « *wo Gott ist, da ist der Vater, der ungezeugt-zeugende, und wo immer Gott ist, da ist auch*

(1) DENZINGER[12], n. 514. — (2) *Vie spirituelle*. Suppl., mai 1925, p. 174. — (3) Au fond, E. semble enseigner ici une thèse assez catholique que saint Alphonse de Liguori, Docteur de l'Église, eût signée ; le bien, la perfection, la sainteté même, consistent dans la conformité de la volonté créée à la volonté incréée. L'explication du P. Théry, qui voit ici chez E. la thèse scotiste (et ockamiste) dérivant la moralité de l'acte non de son *essence* (*vetitum, quia malum*) mais d'un *libre décret* divin (*malum, quia vetitum*), nous paraît assez peu probable, à moins qu'on n'apporte des *preuves plus nombreuses du « scotisme » d'E.* Avec *beaucoup de sagacité*, le P. Théry signale chez E. théologien l'influence du milieu théologique parisien du XIVe siècle ; dans certains textes de l'*Opus tripartitum*, il croit découvrir les influences *averroïstes*, restées vivaces dans ce milieu. — Il est, évidemment, plus malaisé de « sauver » des propositions telles que la 4e, la 5e, la 6e (Denzinger-Bannwart[12], n. 504-506) ; elles sont, cela va sans dire, affreusement malsonnantes ; elles sont hérétiques d'après la bulle de condamnation, mais *dans la pensée d'E.* elles peuvent s'expliquer par l'idée bien augustinienne que le mal moral lui-même, du point de vue éthique, fait partie du plan général convergeant tout entier vers la gloire de Dieu. Dans son commentaire sur l'évangile de saint Jean, E. a écrit : *Mala Deum laudant et benedicunt ; Judas damnatus laudat Dei iustitiam ; Petrus salvatus laudat Dei clementiam.*

der gezeugte Sohn ». Ouvrons maintenant la « Vie intérieure », ce beau fruit du zèle épiscopal du Cardinal Mercier, et lisons attentivement la conclusion du sixième entretien : « Oui, et ceci est un dogme de ma foi ; si mystérieux soit-il, j'y crois, et, avec la grâce du bon Dieu, je donnerais ma vie pour l'attester, les processions divines, la génération éternelle du Verbe, la production du Saint Esprit, par l'ardeur de cette flamme d'amour qui embrasse la volonté divine (*Catech. Concil. Trid.* P. I, art. VIII, 8) *s'accomplissent à tout instant dans mon âme*. Et si je n'en ai pas davantage l'expérience (1), c'est que je n'ai pas assez vive la mentalité chrétienne, le « sens du Christ » dont parle saint Paul, ou mieux, d'après l'original grec « l'esprit du Christ », νοῦν Χριστου. » C'est exactement ce que veut Eckhart. Si, à la différence du docteur du XXe siècle, celui du XIVe osait ajouter : « et je suis ce même fils ; *generat ipse me suum filium sine omni distinctione* (2) », Karrer nous paraît résumer très bien la substance de ses explications dans la note que voici : « Per filium et in filio generat me filium suum in eo, entendez « *par la grâce* » qu'Eckhart, en s'autorisant des textes scripturaires pauliniens, johanniques et pétriniens, conçoit *comme notre génération à la filiation divine, à la vie et à la croissance surnaturelle par et dans le Christ*, comme un provignement du Christ (Fortzeugung) toties quoties ».

Tout n'est pas éclairci du reste dans l'histoire du procès de M. E. par le travail si pénétrant de Karrer ; il pose lui-même quelques énigmes curieuses qui nous font désirer vivement de nouvelles découvertes. Il nous manque des documents. Nous possédons les deux dénonciations des commissaires

(1) Le mot dépasse légèrement la pensée. Nous croyons qu'à pareille expérience une mentalité chrétienne, si vive soit-elle, ne suffira jamais à elle seule. Il y faut proprement l'état mystique dont l'initiative dépend de Dieu, non de nous. — (2) DENZINGER[12], n. 522.

épiscopaux et les deux mémoires justificatifs d'Eckhart. Mais ces pièces ne mirent pas fin au procès. Karrer admet à bon droit l'existence d'une troisième dénonciation suivie d'une troisième réponse de l'accusé. Non seulement les textes des deux censeurs diffèrent entre eux mais ils diffèrent des originaux en notre possession. Le texte de la bulle papale, fréquemment, s'écarte de toutes les leçons de nos manuscrits. Elle condamne 28 propositions seulement, alors que cent propositions au moins furent incriminées. Sur ces 28, neuf ne figurent pas au nombre des propositions dénoncées par les censeurs franciscains, qui toutes, à part la 19e empruntée au commentaire sur la « Sagesse », sont extraites du commentaire d'Eckhart sur l'évangile de saint Jean.

Or, nous savons que Nicolas de Cues, grand admirateur d'Eckhart, a eu sous les yeux une troisième dénonciation visant les doctrines de ce commentaire; il a vu aussi un mémoire justificatif d'Eckhart correspondant à cette nouvelle accusation (1). Un détail qui ne manquera pas non plus d'intriguer le lecteur attentif, c'est qu'Eckhart dans ses réponses accepte les textes parfois altérés que lui soumettent les commissaires et s'efforce de les « sauver » tant bien que mal, au lieu d'en rejeter la paternité. Mais, au point de vue *historique*, le résultat le plus important de l'étude si serrée de Karrer, le résultat qui sera probablement le plus contesté aussi, serait la démonstration que les dénonciateurs colonais, par leur légèreté souvent ignorante, par leur méchanceté même, auraient été cause de l'insertion dans la bulle papale

(1) Cfr. E. Van Steenberghe, *Le Cardinal Nicolas de Cues (1401-1464)*. Paris, 1920, p. 427. Il a même lu la critique de plusieurs articles tirés de ses commentaires sur saint Jean; mais il a vu aussi à Mayence chez Me Jean Guldenschaiff une courte réponse, où le maître s'explique et montre que ses adversaires ne l'ont pas compris. Tout de même, pendant le procès, E. dira à plus d'une reprise : « *Was kann ich dafür wenn einer das nicht versteht?* » Et il se plaignit d'avoir en face de lui « *Menschen von schwerem Begriff* ».

de textes estropiés. Karrer juge intenable la thèse, à première vue beaucoup plus vraisemblable, du P. Théry : les commissaires ont toujours cité scrupuleusement les textes qu'ils incriminaient (1). Très intéressante du point de vue de l'histoire, cette querelle l'est infiniment moins au point de vue du théologien dogmatique. Celui-ci sait trop bien que l'Église qualifie le plus habituellement les propositions qu'elle censure suivant le sens naturel et objectif de leur énoncé verbal (2). Ne pourrait-on pas soutenir même qu'en condamnant certaines propositions elle songe moins à frapper leurs auteurs qu'à préserver la foi du troupeau, des simples surtout, de toute altération? Il n'est que trop certain qu'Eckhart a *dû* être mal compris ; il a *dû* circuler sous son nom des propositions choquantes, en conflit, au moins apparent, avec le dogme chrétien. Or malheur au docteur chrétien, qui, pour justifier la proposition qu'il a avancée en chaire, se voit forcé de recourir à des explications laborieuses, contournées, et de produire au grand jour tout un assortiment de subtiles distinctions. Il a méconnu

(1) *Vie Spirituelle.* Supplém., janvier 1924, p. 171. — (2) Le texte de la bulle est significatif sous ce rapport. Elle reproche à E. « quod dogmatizavit multa *veram fidem in cordibus multorum obnubilantia*, quae docuit quam maxime coram *vulgo simplici* in suis praedicationibus ». Les quinze premières propositions et les deux dernières sont jugées « tam *ex suorum sono verborum*, quam ex suarum connexione sententiarum, errorem seu labem haeresis continere » ; les onze autres sont l'objet d'une censure plus douce : « reperimus *nimis male sonare* et multum esse temerarios de haeresique suspectos, *licet cum multis expositionibus et suppletionibus sensum catholicum formare valeant vel habere* ». La raison de la condamnation est indiquée dans les termes assez clairs que voici : « Ne articuli huiusmodi seu contenta in eis *corda simplicium*, apud quos praedicati fuerunt, ultra inficere valeant, neve apud illos vel alios quomodolibet invalescant, Nos, etc. ». (Le texte souligné l'a été par nous). Voir aussi la lettre de Jean XXII à l'archevêque de Cologne, par laquelle il lui ordonne de publier la bulle de condamnation « ut *simplicium corda* qui faciliter seducuntur, *et maxime illi, quibus idem Ekardus dum vixit praedictos articulos predicavit*, erroribus contentis in eis minime imbuantur ». *Zeitschrift f. deutsches Alterthum.* 29ter B. (1885), p. 266.

la règle d'or que le vieux Quintilien trace à l'homme qui se dispose à parler en public : il faut être si clair que comprennent ceux-là même qui s'obstineraient à ne pas vouloir comprendre. L'erreur *pratique* énorme d'Eckhart consiste, selon nous, à avoir voulu vulgariser une mystique de provenance philosophique, quintessenciée encore par des raffinements dans l'emploi du paradoxe. C'est à peine si quelques spéculatifs, convenablement entraînés, eussent pu porter pareil enseignement. Et encore ! Voyez ces pauvres commissaires de Cologne ; on ne leur ménage pas les dures vérités : « *Ils n'ont pas toujours fait preuve d'intelligence... ils incriminaient des doctrines parfaitement orthodoxes... ils ont mérité les épithètes un peu dures que M. Eckhart ne leur ménagea pas* (1) ». Et on veut que de simples fidèles, de pauvres moniales, — ah ! elles avaient beau être savantes et chanter :

Der weise Meister Eckart
Will uns vom Nichte sagen ;
Und wer das nicht versteht,
Der mag es Gotte klagen —,

on veut que des converses aient compris correctement des paradoxes, dont l'art consiste à présenter des doctrines déjà abstruses en elles-mêmes par le côté précisément où elles pouvaient heurter davantage les convictions paisibles d'un auditoire et le tirer peut-être d'un commencement d'assoupissement.

L'échec d'Eckhart était fatal et cet échec est, dans une certaine mesure, un échec de la trop vantée « Frauenmystik ». Vouloir vulgariser la mystique sera toujours une entreprise pleine de périls. La sagesse et la prudence se trouvent dans cette affaire, non du côté du maître en théologie, mais du côté de la bulle de condamnation. Il est superflu de faire remarquer que de ce côté se trouvaient aussi le droit et la justice. Incontestablement, l'Église avait le droit, le devoir

(1) P. THÉRY, *Vie Spirituelle. Suppl.*, mai, 1925, p. 179.

même, de réprouver les propos équivoques et les paradoxes dangereux qui avaient cours sous le nom d'un maître en crédit, même si personnellement ce maître n'y attachait qu'un sens dont il parvenait à grand'peine, mais dont il parvenait à montrer l'orthodoxie (1).

C'est l'intérêt *historique* du travail de Karrer-Piesch qu'il aboutit à nous donner un M. Eckhart beaucoup plus vraisemblable et mieux en rapport avec son milieu et sa formation religieuse que celui des historiens libéraux et de la plupart des manuels de l'histoire de la philosophie dus à des plumes protestantes. Il n'est plus possible de voir dans le maître de Hochheim un révolutionnaire, « type achevé du mystique panthéiste » (2), sorte de Luther au petit pied, qui n'aurait pas craint de défier et, au besoin, de braver les foudres de l'Église enseignante ou un libre penseur, entravé par son entourage, et dont l'esprit aurait au fond répugné à « s'asservir au dogme » (3). Pas davantage Eckhart n'est-il le penseur original et profond dont on voulut un temps faire le « père de la spéculation allemande ». C'est déjà bien assez pour sa gloire qu'il partage avec d'autres celle d'avoir créé la terminologie philosophique des allemands. Évidemment, l'originalité et la part d'invention personnelle d'Eckhart devaient fondre dans la mesure même où on réussirait à l'insérer lui-même plus complètement dans la tradition commune à son temps, par où lui arrivait le trésor doctrinal d'Augustin, du pseudo-Denis, peut-être de Scot Eriugène, mais surtout de saint Thomas d'Aquin, car Eckhart s'inspire d'idées thomistes jusque dans certaines propositions jugées téméraires ou malsonnantes.

(1) Cette possibilité est reconnue en termes exprès par la bulle de condamnation : *licet cum multis expositionibus et suppletionibus sensum catholicum formare vel habere valeant* (dictae propositiones). — (2) A. Weber, *Hist. de la Phil. européenne*, Paris, 1897, 5e édit., p. 251. — (3) K. P. Hasse, *Von Plotin zu Goethe*, Meerane, I, s., sd., p. 146 : « So trat in M. E. ein Mann auf, welcher sich nicht scheute zur katholischen Autorität in Gegensatz zu treten ».

Mais alors, nous dira-t-on, d'où vint son succès? Car il dut faire une impression profonde sur ses contemporains (1). Les légendes mêmes qui ont pullulé autour de son nom le prouvent; la fascination qu'il exerça sur des lecteurs illustres tels que Nicolas de Cues, Jakob Böhme, Angelus Silesius, Baader, Hegel, Schelling, Schopenhauer, mérite également une explication. Je crois qu'on peut répondre : le succès tint à l'audace ferme de sa parole, au pittoresque parfois extraordinaire de ses formules, à l'originalité profonde avec laquelle il exposait des doctrines ayant déjà par elles-mêmes l'attrait du mystérieux et qui semblaient s'adresser à une élite. Et qui n'aspire à être d'une élite? Eckhart, notez-le, est très allemand; il est *kerndeutsch*. Il y a un certain radicalisme dans la sincérité qui est allemand, comme il y en a un dans la logique qui est français. Eckhart aime à exprimer sa conviction sans ménagement. Quelle différence de ton chez lui et chez Seuse! Et puis, ne perdons pas de vue, que ce que le moraliste prêchait était parfois aussi intelligible qu'attrayant, comme lorsqu'il recommande à son auditeur chrétien une sorte d'impassibilité fière, l'exhortant « à devenir un homme qui se tient là immobile, comme une large montagne reste immobile dans un faible vent » (2); il est allemand encore par ce trait qu'il approfondit par la réflexion des doctrines qu'il n'a pas inventées mais empruntées au trésor commun de la tradition ascétique. Ecoutez-le commenter le « Qui se humiliat, exaltabitur » de l'Évangile : « Ne croyez pas que s'humilier soit une chose et être exalté en soit une autre. Non, le plus haut dans la hauteur est dans le fond le plus profond de l'humiliation. Plus est profond

(1) Le fait n'est pas niable et tient avant tout à l'emploi de la langue allemande. E. parlait « dem groben Volke » dans une langue claire et souple « wie bei den besten Franzosen », à ce qu'affirme C. Engel dans sa « Deutscher Stilkunst ». — (2) Cité par le Dr Jos. Bernhart, *Deutsche Mystiker, III. Meister Eckhart*. Munich, s. d., p. 23.

l'abîme où une chose va toucher, plus haute aussi et plus puissante est sa hauteur; plus est profonde la source, plus haut elle jaillit. Hauteur et profondeur sont une et même chose » (1). Chez Eckhart il y a quelque chose de cette force, de cette vigueur, pour laquelle l'allemand éprouve presque toujours une admiration secrète, une sympathie instinctive. Ils n'ont pas tort lorsqu'ils admirent, comme un des leurs, ce prêcheur robuste à l'égal des chênes de leurs forêts. Et de ce point de vue, une collection de textes, destinés à faire connaître au grand public *l'essence* de l'esprit allemand ne pouvait mieux commencer, il faut l'avouer, que par un écrit du maître médiéval, dans lequel l'hégélien Lasson saluait un des plus grands allemands de tous les temps. Grâce au talent du Dr O. Karrer, déjà si favorablement connu par une biographie critique et étonnamment vivante de saint François de Borgia, la collection « *Deutscher Geist* » débute brillamment. Nous ne pouvons que féliciter le Dr Hoffmann du choix judicieux qu'il a su faire de ses deux premiers collaborateurs.

François JANSEN, S. I.